

CHAPITRE UN

Je m'appelle Marina, « qui vient de la mer », mais ce n'est que très tard que j'ai pris cette identité. Au début, j'étais simplement connue sous le nom de Sept, l'un des neuf Gardanes survivants de la planète Lorien, dont la destinée reposait, et repose toujours, entre nos mains. Du moins, entre les mains de ceux que nous n'avons pas perdus dans la bataille. Ceux d'entre nous qui sont toujours vivants.

J'avais six ans quand nous avons atterri. Lorsque le vaisseau s'est immobilisé dans un sursaut sur la planète Terre, malgré mon jeune âge, j'ai pris conscience de l'enjeu pour nous tous – neuf Gardanes et neuf Cêpanes. J'ai su que ce que nous venions trouver là constituait notre seule chance de survie. Nous avons pénétré dans l'atmosphère de cette planète au beau milieu d'un orage que nous avons généré nous-mêmes, et tandis que nos pieds foulaient la Terre pour la première fois, je me rappelle les plumes de vapeur qui tourbillonnaient autour du vaisseau et la chair de poule sur mes bras. Je n'avais plus senti le vent sur ma peau depuis un an, et l'air était d'un froid glacial. Quelqu'un nous attendait. J'ignore de qui il s'agissait, mais il a tendu à chaque Cêpane deux tas de vêtements ainsi qu'une grande

enveloppe. Je ne sais toujours pas ce qu'elle contenait.

Notre petit groupe a resserré les rangs, car nous savions que nous ne nous reverrions peut-être plus jamais. On prononça quelques mots, on s'enlaça, puis vint le moment de se séparer et de partir deux par deux, dans neuf directions différentes – il le fallait. Par-dessus mon épaule, j'ai accompagné du regard les silhouettes des autres qui rapetissaient, et je les ai regardées disparaître, une par une. Et alors il n'est plus resté que nous deux, Adelina et moi, cheminant seules dans un monde dont nous ne savions pratiquement rien. Ce n'est que maintenant que je mesure combien elle devait être effrayée.

Je me rappelle avoir embarqué à bord d'un bateau, en route vers quelque destination inconnue. Puis de deux ou trois trains différents. Avec Adelina, nous nous tenions à l'écart, blotties l'une contre l'autre dans des recoins sombres, à l'abri des regards. Nous avons marché, de ville en ville, à travers des montagnes et des champs, nous avons frappé aux portes, pour nous les faire claquer au nez. Nous avons eu faim, nous avons connu l'épuisement et la peur. Je me rappelle avoir mendié, assise sur un trottoir. Je me rappelle avoir pleuré, la nuit, sans pouvoir dormir. Je suis certaine qu'Adelina a bradé certaines de nos inestimables pierres précieuses de Lorien contre un repas chaud, tant nous étions dans le besoin. Peut-être les a-t-elle toutes gaspillées. Et c'est alors que nous avons trouvé cet endroit, en Espagne.

Une femme au visage sévère, que j'allais apprendre à connaître sous le nom de sœur Lucia, est venue ouvrir la lourde porte de chêne. Elle a dévisagé Adelina en plissant les yeux, elle a vu ses épaules tombantes, et elle a mesuré la profondeur de son désespoir.

« Croyez-vous en la parole de Dieu ? a-t-elle demandé en espagnol, une moue aux lèvres et le regard inquisiteur.

— La parole de Dieu est mon vœu », a répondu Adelina avec un hochement de tête solennel. Je ne sais pas où elle était allée chercher cette réponse – peut-être l'avait-elle apprise dans un sous-sol d'église où nous nous étions réfugiées, des semaines auparavant –, mais c'était la bonne. Sœur Lucia nous a ouvert la porte.

Et depuis, nous sommes restées onze années dans ce couvent de pierre aux salles moisis, aux couloirs balayés par les courants d'air et au sol dur et froid comme un bloc de glace. En dehors des rares visiteurs, Internet est mon seul contact avec le monde extérieur, au-delà de notre petite ville. Et j'y passe ma vie, à guetter le moindre signe des autres, n'importe quoi qui prouverait qu'ils sont là, qu'ils cherchent, qu'ils se battent, peut-être. Un signe qui me montre que je ne suis pas seule, car je ne peux pas dire qu'Adelina soit encore avec moi, qu'elle y croie toujours. C'est dans les montagnes que son comportement a commencé à changer. Peut-être à cause d'une ultime porte claquée au visage d'une femme affamée et de son enfant, qui nous a condamnées à une autre nuit dans le froid et la faim. En tout cas,

Adelina semble avoir oublié l'urgence qui nous habite, celle de bouger constamment, et sa foi dans la résurrection de Lorien a été remplacée par celle qu'elle partage avec les sœurs du couvent. J'ai vu apparaître cette nouvelle lueur dans son regard, et ses discours soudains sur le besoin d'être guidées, et encadrées, si nous voulions survivre.

Pour ma part, ma foi en Lorien demeure intacte. En Inde, il y a un an et demi, quatre témoins différents ont vu un garçon déplacer des objets par la pensée. Même si cela aurait pu paraître anodin, la brusque disparition de ce garçon peu de temps après a créé un grand remous dans la région et on s'est mis à le rechercher. Pour autant que je le sache, il n'a pas été retrouvé.

Il y a quelques mois, je suis tombée sur l'histoire de cette fille en Argentine qui, juste après un tremblement de terre, a soulevé un bloc de ciment de cinq tonnes, pour sauver un homme coincé dessous ; et dès que la nouvelle de cet acte héroïque s'est répandue, on n'a plus jamais entendu parler d'elle. Comme ce garçon en Inde, elle est toujours portée disparue.

Et puis il y a ce duo père-fils qui fait les gros titres en Amérique, dans l'Ohio : pourchassés par la police pour avoir, paraît-il, détruit intégralement une école à eux seuls, en tuant cinq personnes au passage. Ils n'ont laissé derrière eux aucune trace, hormis de mystérieux tas de cendres.

« On dirait qu'une bataille a eu lieu ici. Je ne sais pas comment l'expliquer, aurait rapporté le policier chargé de l'enquête. Mais soyez sans crainte, nous

aurons le fin mot de l'histoire dans cette affaire : nous trouverons Henri Smith et son fils, John. »

Peut-être John Smith, si c'est bien son nom, n'est-il qu'un jeune garçon en colère qui est allé trop loin ? Mais je n'y crois pas. Dès que j'aperçois sa photo sur mon écran, j'ai le cœur qui s'emballe. Je suis saisie d'un profond désespoir que je suis incapable d'expliquer. J'ai l'intuition qu'il est l'un des nôtres, je le sens au plus profond de ma chair. Et je sais aussi que je dois le trouver, coûte que coûte.